II

QUAND LES POÈTES ÉCRIVENT L'HISTOIRE : ACTIUM VU PAR LES POÈTES AUGUSTÉENS ; RÉALITÉ HISTORIQUE ET IDÉALISATION POÉTIQUE

par Albert Foulon
Professeur à l'Université de Haute Bretagne

Sommaire — *Si les témoignages historiques relatifs à la bataille d'Actium se révèlent supérieurs aux* ***témoignages poétiques*** *pour l'exposé des faits, qu'il s'agisse de la description des deux camps ou du récit de la bataille,* ***les poètes l'emportent*** *sur les historiens lorsqu'il s'agit de mettre en lumière* ***l'importance croissante du rôle joué par Apollon*** *dans la victoire d'Octave, et de nous renseigner sur* ***l'évolution*** *du culte apollinien tout au long du* ***principat augustéen***.

Epitome — *Se le testimonianze storiche relative alla battaglia di Azio si rivelano superiori alle* ***testimonianze poetiche*** *a proposito dell'esposizione dei fatti, tanto per la descrizione dei due campi quanto per il racconto della battaglia,* ***i poete prevalgono*** *i storici quando si tratta di chiarire l'importanza crescente* ***della parte di primissimo piano di Apollo*** *nella vittoria di Ottavio e di informarci sull'****evoluzione*** *del culto del dio durante tutto il* ***principato di Augusto.***

À côté des témoignages historiques nombreux relatifs à la bataille d'Actium qui présentent tous l'inconvénient d'être postérieurs à l'événement [1], qu'il s'agisse de Velleius Paterculus (II, 85), de Florus (II, XXI), de Plutarque (*Vie d'Antoine*, 83-86) et surtout de Dion Cassius (*Histoire Romaine*, L, 31-35), le plus fiable, les témoignages poétiques concernant Actium, eux aussi nombreux, les uns fort connus (Horace, *Épodes*, IX, *Odes*, I, XXXVII ; Virgile, *Éneide* VIII, 675-728 ; Properce, *Élégies*, IV, 6), les autres beaucoup moins (*Carmen de bello Actiaco*, *Élégies à Mécène*) ont, au moins pour Horace, Virgile et Properce, l'avantage d'être contemporains, ou à peine postérieurs à la bataille puisqu'ils se situent dans l'intervalle d'une quinzaine d'années, entre 31 et 16, Horace étant le plus proche de l'événement (l'*Épode* IX est généralement datée de 31 ou de 30, l'*Ode* I, XXXVII de 29-28), Properce le plus lointain (l'*Élégie* IV, 6, sans doute la dernière en date de ses élégies, a dû être composée en 16), le

1. Le seul témoignage contemporain serait celui de Tite-Live, malheureusement perdu ; le bref résumé de la *periocha* 133 ne décrit pas la bataille, mais précise que la victoire d'Octave sur Antoine « mit un terme à vingt-deux ans de guerres civiles », ce qui est aussi l'avis de Velleius Paterculus, qui arrondit le chiffre à vingt ans en II, 89, 3.

chant VIII de l'*Énéide* se situant aux environs de 25, si l'on en croit Properce dont l'*Élégie* II, 34, qui fait allusion à la mort récente de Gallus (II, XXXIV, 91-92), est sans nul doute à dater de 26-25 [2].

Avant de nous intéresser aux textes que nous qualifierons volontiers de canoniques, nous souhaitons dire un mot des deux œuvres anonymes, à la datation controversée, qui ne nous fourniront malheureusement qu'un petit nombre d'informations sur la bataille d'Actium, mais méritent néanmoins de figurer au dossier.

Nous ne pourrons guère exploiter le *Carmen de bello Actiaco*, non seulement en raison de sa datation incertaine — il est parfois attribué à Rabirius, poète épique de l'époque augustéenne, parfois daté de l'époque néronienne — mais plus encore parce que les fragments conservés par le papyrus 817 d'Herculanum, extrêmement mutilés, ne traitent pas de l'affrontement lui-même, mais, semble-t-il, autant qu'on puisse en juger, des dernières heures d'Antoine et Cléopâtre à Alexandrie. Le jugement relativement favorable porté par Henri Bardon sur « ces vers (qui) ne sont pas médiocres. Non point exercice d'écolier, ils sont l'œuvre d'un maître... en quelques phrases où le récit est aussi ramassé que possible, où l'accessoire est négligé au profit du grandiose, nous trouvons le seul exemple qu'offre la littérature latine d'un épyllion historique [3] », nous fait évidemment regretter de n'avoir pas conservé l'œuvre dans son intégralité.

Les *Élégies à Mécène*, œuvre à la datation elle aussi sujette à caution, constituent, avec peut-être Horace *Épodes* I, 1-4 [4] — mais l'exposé horatien présenté au futur, s'avère moins explicite que celui des *Élégies à Mécène* — le seul témoignage attestant la participation de Mécène, aux côtés d'Octave, à la bataille d'Actium : « Lorsque les vaisseaux du Nil couvrirent la vaste mer, il (Mécène) montrait son courage alentour, il montrait son courage devant son général, poursuivant les soldats de l'Orient qui tournaient le dos dans la fuite, tandis qu'ils s'enfuyaient épouvantés jusqu'à l'embouchure du Nil [5]. » Si l'auteur des *Élégies à Mécène* s'avère pratiquement le seul à évoquer la présence de Mécène sur le champ de bataille d'Actium, le rôle qu'il confère à Apollon, dont l'ambivalence à la fois conquérante et pacifique se trouve bien mise en lumière aux vers 51-56, se voit amplifié par Virgile et plus encore par Properce :

> « Le dieu d'Actium lui-même se mit à battre sa lyre de son plectre d'ivoire, lorsque les trompettes victorieuses se furent tues. Lui naguère se faisait

2. « À Virgile de pouvoir dire les rivages d'Actium protégés par Phébus et les vaillants navires de César », Properce II, XXXIV, 61-62 ; cf. aussi l'argumentation développée par J. Gagé, *Apollon romain, essai sur le culte d'Apollon et le développement du* ritus graecus *à Rome des origines à Auguste*, Paris, 1955, p. 507.

3. Henri Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. II, Paris, 1956, p. 137 ; on consultera aussi H. W. Benario, « The carmen *de bello Actiaco* and early imperial epic », dans *ANRW* II, 3, p. 1656-1662.

4. « Tu iras sur nos liburnes, au milieu des hautes forteresses navales, prêt, ami Mécène, pour braver tous les périls de César, à te mettre en péril. »

5. *Élégies à Mécène* 45-48 ; sur la participation possible de Mécène à la bataille, cf. JM André, *Mécène, essai de biographie spirituelle*, Paris, 1967, p. 67 : « Il a participé à la bataille décisive, même s'il n'y a pas fait preuve de compétences stratégiques particulières ».

> soldat pour empêcher une femme de recevoir Rome comme dot de sa honteuse débauche. Il lança ses traits contre les fugitifs — tant il avait bandé son arc — jusqu'aux confins où se lèvent les chevaux du soleil [6]. »

Nous allons maintenant confronter plus en détail les textes « canoniques » qui ont fait, faut-il le rappeler, l'objet de mainte exégèse, mais force est de remarquer que chaque auteur a été trop souvent étudié séparément, sans que les critiques se soucient d'établir d'éventuels liens d'un auteur à l'autre, alors qu'il nous semble plus pertinent de proposer une véritable comparaison entre eux, et en particulier entre celui de Virgile et celui de Properce pour mieux comprendre l'évolution considérable dans la perception du « miracle d'Actium » — l'expression est de Jean Gagé — en seulement une quinzaine d'années : même les études suggestives de Frère Léon Marcien [7] et de Maria Luisa Paladini [8], tout en se proposant de confronter les trois auteurs, analysent leurs textes l'un après l'autre sans établir réellement un parallèle entre les thèmes, présents ou non, chez nos trois poètes, que nous étudierons pour notre part dans la triple perspective suivante : A) La description des deux camps ; B) Le récit de la bataille ; C) L'importance croissante du rôle joué par Apollon dans la victoire d'Octave.

A) La description des deux camps : le rôle dévolu à Auguste (et Agrippa) et celui imparti à Cléopâtre (et Antoine).

Dans l'*Épode* IX, Horace cite à trois reprises le nom de César, qui n'est pas encore Auguste, d'abord en introduction au vers 2 « joyeux de la victoire de César [9] » puis au vers 18 « deux mille Gaulois chantant le nom de César [10] » enfin en conclusion au vers 37 « le souci, la crainte éprouvée pour la cause de César [11] » ; dans l'*Ode* I, XXXVII, il ne mentionne le *princeps* qu'une seule fois, au vers 16, quand il évoque, en une double comparaison de tonalité épique, Octave victorieux se lançant à la poursuite de Cléopâtre (*Odes* I, XXXVII, 16-20)

> « César, tandis qu'elle volait loin de l'Italie, fit force de rames pour fondre sur elle, comme fond l'épervier sur les timides colombes ou sur le lièvre, le chasseur agile dans les plaines de la neigeuse Hémonie [12] ».

Mais, dans ces deux pièces pourtant contemporaines d'Actium, le poète ne juge pas utile de mentionner les forces en présence à la bataille qui

6. *Élégies à Mécène* 51-56 ; il est évidemment très regrettable que nous ne puissions dater l'œuvre avec certitude, car l'intervention d'Apollon à la fois toxophore et citharède offre beaucoup de similitudes avec la narration virgilienne d'*Énéide* VIII, 675-728 et plus encore avec le récit propertien d'*Élégies* IV, 6.

7. Frère Léon Marcien, « L'interprétation de la bataille d'Actium par les poètes latins de l'époque augustéenne », dans *les Études classiques*, XXIV, 4, 1956, p. 330-348.

8. Maria Luisa Paladini, *A proposito della tradizione sulla battaglia di Azio Latomus*, vol. XXXV, 1958.

9. *Victore laetus Caesare.*

10. *Galli canentes Caesarem.*

11. *Curam metumque Caesaris.*

12. *remis adurgens, accipiter velut / mollis columbas aut leporem citus / venator in campis nivalis / Haemoniae.*

vient de se dérouler, qui se limite ainsi chez Horace à un affrontement entre Octave et Cléopâtre : s'il dénigre la reine sur le ton de l'ironie sarcastique dans l'*Épode* IX (11-16) :

> « Le soldat romain, hélas — vous le nierez, temps futurs — devenu la propriété d'une femme, porte pour elle le pieu et les armes ; il peut obéir en esclave aux eunuques ridés et le soleil voit cette honte : la moustiquaire au milieu des enseignes d'une armée [13] »,

il révise son jugement dans le finale de l'*Ode* I, XXXVII, 21-32, où il apparaît fasciné par la grandeur de la mort volontaire de la reine :

> « Mais elle, cherchant à mourir plus noblement, n'eut pas devant le glaive une frayeur de femme et ne gagna point, sur sa flotte rapide, l'abri d'une contrée cachée ; elle osa regarder d'un visage serein son palais déchu, et, sans crainte, manier les serpents irrités pour en boire, de tout son corps, le noir venin, plus intrépide par la volonté de mourir : oui, elle refusait aux cruels liburnes, femme au cœur haut, l'honneur de la conduire détrônée à l'orgueilleux triomphe [14]. »

Pas la moindre allusion à Antoine, aucune allusion non plus à Agrippa, dont Horace glorifie ailleurs (*Ode* I, VI, 1-12) les victoires sur terre et sur mer, tout en prétendant refuser de les chanter sur le mode épique :

> « À Varius de célébrer, sous les auspices du chant méonien, ton courage et tes victoires sur l'ennemi, pour toutes les batailles que, portés sur des navires ou des chevaux, les fiers soldats ont livrées sous ton commandement. Mais nous, Agrippa... nous ne tentons point, faibles que nous sommes, ces sujets sublimes, car la pudeur et la Muse qui règne sur notre lyre pacifique nous interdisent de ternir, faute de génie, les mérites du grand César et les tiens [15]. »

Comme Horace, Properce, dans l'*Élégie* IV, 6, ne mentionne ni Antoine [16] ni Agrippa, et ne consacre que quatre vers (21-24) sur les 86 que compte la pièce, aux forces en présence : commençant par le camp ennemi, sans doute pour se démarquer de l'ordre adopté par Virgile en *Énéide* VIII, 675-686, dont nous parlerons plus loin, il laisse, comme Horace, l'initiative et la responsabilité de l'affrontement à Cléopâtre bien évidemment dévalorisée :

13. *Romanus, eheu (posteri, negabitis) / emancipatus feminae / fert vallum et arma, miles et spadonibus / servire rugosis potest, / interque signa turpe militaria / sol aspicit conopium.*

14. *...Quae generosius / perire quaerens nec muliebriter / expavit ensem nec latentis / classe cita reparavit oras, / ausa et iacentem visere regiam / voltu sereno, fortis et asperas / tractare serpentes, ut atrum / corpore conbiberet venenum, / deliberata morte ferocior : / saevis Liburnis scilicet invidens / privata deduci superbo, / non humilis mulier, triumpho.*

15. *Scriberis Vario fortis et hostium / Victor, Maeonii carminis alite, / quam rem cumque ferox navibus aut equis / miles te duce gesserit / Nos, Agrippa, neque haec dicere... / conamur, tenues grandia, dum pudor / inbellisque lyrae Musa potens vetat / laudes egregii Caesaris et tuas / culpa deterere ingeni.*

16. Sur la conduite duquel il porte un jugement sévère en II, XVI, 37-40 : « Vois ce chef qui naguère remplissait d'un vain bruit les flots d'Actium et les couvrait d'une armée de sacrilèges : un amour infâme lui fit faire demi-tour et chercher un refuge au bout du monde. »

> « De l'autre côté, une flotte vouée au Troyen Quirinus et des armes honteusement brandies par une main de femme [17] » (IV, 6, 21-22),

distique que l'on complétera par le vers 46 qui ne cite que « des voiles royales » et par les vers 57-58 où le châtiment ne concerne que la reine :

> « la femme est punie, les débris de son sceptre jonchent la mer Ionienne et l'eau les emporte [18] »,

la reine dont la mort est annoncée aux vers 63-64 :

> « Quant à elle, elle gagne le Nil, toute tremblante sur son esquif fugitif : elle y gagnera seulement de ne pas mourir sur un ordre, au jour dit [19]. »

Encore faut-il remarquer la relative modération de Properce dans notre élégie, puisque Cléopâtre fait l'objet de sarcasmes autrement plus violents en III, XI (29-46 *passim*, et 51-54). Si le camp oriental se trouve ainsi systématiquement dénigré, le distique 23-24 consacré au camp octavien

> « De notre côté, le navire d'Auguste voguant à pleines voiles sous le signe de Jupiter et des enseignes accoutumées à vaincre pour la patrie [20] »

est bien évidemment valorisé : déjà appelé Auguste par anticipation, favorisé par Jupiter, fort de la glorieuse expérience de sa flotte, Octave jouit d'un préjugé largement favorable qui augure bien de sa victoire ; déjà prévenu, avant même que le poète n'ait entrepris le récit de la bataille, que « les auspices ne favorisaient pas également les rames [21] », le lecteur ne saurait hésiter sur le parti auquel va aller la faveur divine.

Ainsi Properce et Horace ne proposent qu'une vision partielle, et même partiale des deux camps, limitée, rappelons-le, à l'affrontement Octave-Cléopâtre, et seul Virgile offre un tableau complet, lui aussi politiquement orienté, des forces en présence (*Éneide* VIII, 678-688, soit onze vers).

Le camp octavien se voit attribuer sept vers (678-684) : quatre concernent Auguste (678-681), trois Agrippa (682-684) que Virgile est donc le seul à mentionner ; portant déjà le titre qui ne lui sera décerné qu'en 27, soit quatre ans après Actium, César Auguste, symbolisant l'occident et plus précisément les valeurs romaines

> « César Auguste conduisant au combat les Italiens » incarne la légitimité puisqu'il rassemble sur sa personne les pouvoirs civiques (le sénat et le peuple) et religieux (les Pénates et les Grands Dieux) dans le très expressif vers 679 « avec les Pères et le peuple, les Pénates et les Grands Dieux [22] ».

17. *Altera classis erat Teucro damnata Quirino / pilaque feminea turpiter acta manu.*
18. *...dat femina poenas ; / sceptra per Ionias fracta vehuntur aquas.*
19. *Illa petit Nilum cumba male nixa fugaci / hoc unum, iusso non moritura die.*
20. *hinc Augusta ratis plenis Iouis omine velis, / signaque iam patriae vincere docta suae.*
21. *...nec remis aequa favebat avis.*
22. *cum patribus populoque, penatibus et magnis dis.*

Dans les deux vers 680-681, il fait l'objet de présages favorables annonçant sa future victoire :

> « Deux flammes jaillissent de ses tempes radieuses, l'astre paternel apparaît au-dessus de sa tête [23] ».

Principal artisan de la bataille navale, de l'avis de tous les historiens anciens et modernes, Agrippa reçoit chez Virgile un hommage mérité :

> « Non loin, avec l'appui des vents et des dieux, Agrippa, fièrement, conduit le corps de bataille [24] » (682-683)

puisque le poète anticipe pour lui l'honneur de la couronne rostrale qui ne lui sera attribuée qu'après la victoire :

> « Il porte un superbe insigne de guerre, une couronne navale ornées de rostres d'or » (683-684) [25].

Le camp oriental n'occupe que quatre vers (685-688) mais Virgile est le seul des poètes augustéens à mentionner explicitement Antoine, même si c'est pour dévaloriser systématiquement son armée :

> « De l'autre côté, avec une profusion barbare et des armes bigarrées, Antoine, ramenant ses victoires depuis les peuples de l'Aurore et les rivages Rouges, traîne avec soi l'Égypte, les forces de l'Orient, Bactres tirée du fond de l'univers ; misère, une épouse égyptienne le suit [26] » ; très vite, d'ailleurs, le poète se concentre sur le rôle joué par la reine dans la bataille : « La reine, dans le cœur du combat, appelle ses troupes au son du sistre de ses pères et ne voit pas encore derrière son dos les deux serpents [27] » (696-697)

et sur le sort funeste qui l'attend :

> « La reine elle-même appelant les vents semblait mettre à la voile et déjà de plus en plus lâcher les cordages. Au milieu de tant de cadavres, pâle de la mort qui l'attend, le maître du feu l'avait fait passer, emportée par les ondes et par Iapyx [28] » (707-710).

Plus détaillé qu'Horace et que Properce dans l'exposé des forces en présence sur le champ de bataille d'Actium, Virgile ne peut néanmoins rivaliser avec les historiens si l'on veut disposer d'un relevé exact et complet pour les deux camps.

B) Le récit de la bataille.

Que le récit de la bataille ne soit pas la préoccupation première des poètes, le petit nombre de vers consacrés à cet aspect dans chacun des

23. *...geminas cui tempora flammas / laeta vomunt patriumque aperitur vertice sidus.*
24. *parte alia ventis et dis Agrippa secundis / arduus agmen agens...*
25. *...cui, belli insigne superbum, / tempora navali fulgent rostrata corona.*
26. *Hinc ope barbarica variisque Antonius armis, / victor ab Aurorae populis et litore rubro, / Aegyptum viresque Orientis et ultima secum / Bactra vehit, sequiturque (nefas) Aegyptia coniunx.*
27. *Regina in mediis patrio vocat agmina sistro / necdum etiam geminos a tergo respicit anguis.*
28. *Ipsa videbatur ventis regina vocatis / vela dare et laxos iam iamque inmittere funis. / Illam inter caedes pallentem morte futura / fecerat ignipotens undis et Iapyge ferri.*

textes du corpus suffit à l'attester : quatre vers (17-20) sur les trente-huit que compte l'*Épode* IX, un seul (13) sur les trente-deux de l'*Ode* I, XXXVII, sept (689-695) sur les cinquante-quatre de l'exposé virgilien ; aucun vers des quatre-vingt-six que compte l'élégie propertienne (IV, 6) ne décrit vraiment la bataille dont le récit se trouve véritablement escamoté au profit d'autres centres d'intérêt sur lesquels nous reviendrons.

Si nous nous référons aux vers 17-20 de l'*Épode* IX

> « Mais vers nous ont tourné leurs chevaux frémissants deux mille Gaulois chantant le nom de César, et les vaisseaux ennemis, poussant à la hâte leur poupe vers la gauche, se cachent dans le port [29] »,

nous constatons, avec Annie Loupiac, « qu'ils évoquent deux épisodes, l'un terrestre, l'autre naval, qui ont déterminé le sort de la bataille et son retournement en faveur d'Octavien [30] ». Horace est en effet le seul des poètes augustéens à évoquer la partie terrestre des opérations militaires, et ce ralliement à Octave, à la veille de la bataille, des Galates de Déjotarus ou d'Amyntas, deux rois qui abandonnèrent Antoine au dernier moment, ce que confirme Plutarque (*Vie d'Antoine*, 80).

Quant à la manœuvre navale présentée aux vers 19-20, malgré les efforts déployés par les commentateurs [31], son interprétation s'avère toujours sujette à caution, surtout si nous la comparons au récit limpide de Dion Cassius (livre L, chapitre 31, paragraphe 4) sur le mouvement des flottes au début de l'engagement entre Antoine et Octave. Horace préfère d'ailleurs s'attarder sur la déroute du camp oriental (26-32, six vers)

> « Vaincu sur terre et sur mer, l'ennemi a changé sa pourpre contre un sayon de deuil. Il gagne ou bien la Crète illustre par ses cent villes, où le pousseront des vents qui ne sont pas pour lui, ou bien les Syrtes tourmentées par le Notus, où encore il est emporté, sans savoir où, sur la mer [32]. »

Nous conclurons donc, en citant une dernière fois Annie Loupiac, qu'Horace « ne nous livre pas de la bataille un compte rendu précis, fait par un observateur situé en un point fixe, mais une reconstitution imaginaire. Aussi n'en garde-t-il que quelques instantanés, qui correspondent à des moments forts sur le plan tactique et symbolique [33] ». Pas d'évocation de la bataille non plus dans l'*Ode* I, XXXVII, de peu postérieure à l'*Épode* IX, ode qui glorifie le triomphe d'Auguste sur le camp oriental, à l'exception du seul vers 13 qui précise qu'« un seul des ses vaisseaux, à peine, s'échappa des flammes [34] », alors que les historiens ne sont pas aussi catégoriques sur ce point.

29. *At hunc frementis verterunt bis mille equos / Galli canentes Caesarem, / hostiliumque navium portu latent / puppes sinistrorsum citae.*

30. A. Loupiac, « La trilogie d'Actium et l'*Épode* IX d'Horace », dans *REL* 75, 1997, p. 129-140.

31. En particulier Paul Marius Martin, *Antoine et Cléopâtre, la fin d'un rêve*, Paris, 1990, p. 202-235.

32. *Terra marique victus hostis punico / lugubre mutavit sagum / Aut ille centum nobilem Cretam urbibus / ventis iturus non suis, / exercitatas aut petit Syrtis noto / aut fertur incerto mari.*

33. A. Loupiac, *op. cit.*, p. 139.

34. *vix una sospes navis ab ignibus.*

En *Énéide* VIII (675-714), Virgile limite son récit de la bataille navale à sept vers seulement (689-695) :

> « Tous se ruent à la fois, l'onde se couvre d'écume, tout entière, retournée par l'effort des rames et les rostres à trois dents. Ils gagnent le large. Sur la mer on croirait que flottent les Cyclades déracinées ou que de hautes montagnes contre des montagnes courent se jeter : telles sont les masses dont les hommes se pressent, lançant leurs poupes chargées de tours. Flammes d'étoupe, fers ailés, par l'effort des hommes, à la pointe des traits, sont répandus partout ; les champs neptuniens rougissent d'un carnage jusqu'alors inouï [35]. »

Dans ces sept vers, Virgile se montre manifestement plus soucieux de suggérer la dimension collective de la bataille, dont il propose une vision globale, que de la décrire véritablement, comme le montre la comparaison épique des vers 691-692 avec les Cyclades déracinées et le heurt des montagnes, qui donne à l'affrontement entre les deux camps une dimension cosmique ; le vers 693 évoque sans nul doute possible les bateaux légers octaviens aux prises avec les lourds vaisseaux antoniens garnis de tours ; le vers 694 fait allusion à la technique employée par Octave et Agrippa pour mettre le feu aux navires d'Antoine, technique que Dion Cassius explique en détail dans les chapitres 34 et 35 du livre 50.

Dans l'*Élégie* IV, 6, Properce se soucie encore moins qu'Horace et Virgile de décrire la bataille ; c'est pourtant un sujet qui paraissait le tenter au début de sa carrière poétique lorsqu'il écrit, en II, 1, 31-34 :

> « Je chanterais l'Égypte et le Nil quand il était sans forces entraîné vers Rome avec ses sept bras captifs, ou les cous des rois entourés de chaînes d'or et les rostres d'Actium courant sur la Voie Sacrée [36] »

quitte à affirmer, en II, XXXIV, 61-62, qu'il préfère laisser à Virgile ce sujet éminemment épique :

> « À Virgile de pouvoir dire les rivages d'Actium protégés par Phébus et les vaillants navires de César [37]. »

Après une description du golfe d'Ambracie qui se révèle incontestablement la plus précise de tous les poètes augustéens,

> « en retrait vers les rives athamanes, il est un port, le port de Phébus, dans ce golfe où la mer ionienne apaise le murmure de ses eaux [38] » (IV, 6, 15-16).

Properce annonce d'emblée l'issue heureuse du combat pour la gens Iulia favorisée des dieux :

35. *Una omnes ruere, ac totum spumare reductis / convolsum remis rostrisque tridentibus aequor. / Alta petunt : pelago credas innare reuolsas / Cycladas aut montis concurrere montibus altos : / tanta mole viri turritis puppibus instant. / Stuppea flamma manu telisque uolatile ferrum / spargitur, arua nova Neptunia caede rubescunt.*

36. *aut canerem Aegyptum et Nilum, cum attractus in urbem / septem captivis debilis ibat aquis, / aut regum auratis circumdata colla catenis / Actiaque in Sacra currere rostra Via.*

37. *Actia Vergilio custodis litora Phoebi / Caesaris et fortes dicere posse ratis.*

38. *Est Phoebi fugiens Athamana ad litora portus, / qua sinus Ioniae murmura condit aquae.*

> « Ce sont les flots témoins d'Actium, les flots qui ont porté le vaisseau d'Iule, et le chemin s'ouvre sans peine aux prières des matelots [39] » (IV, 6, 17-18).

Dès lors, après la brève présentation des deux camps (IV, 6, 21-24) étudiée plus haut, le poète se contente de décrire la position des « deux armées arquées en demi-lune [40] » (IV, 6, 25) — on notera la précision imagée du verbe *lunarat* — attestée aussi par Dion Cassius (L, 31, 4) : « Puis, subitement, à un signal, Octavien fit allonger et se recourber les deux ailes de sa flotte » avec cette différence que l'historien laisse fort logiquement à Octavien une initiative que Properce attribue au dieu Nérée. Suit un vers pictural : « Et, rayonnant de l'éclat des armes, l'eau tremblait [41] » (IV, 6, 26), bel exemple d'*imitatio/aemulatio* avec Virgile *Énéide* VIII, 677 : « On voyait tout Leucate bouillonner et les flots resplendir des reflets de l'or [42] ».

Pour le récit de la bataille chez Properce, on peut encore glaner quelques indications, au demeurant fort limitées, sur les vaisseaux d'Antoine dans le discours d'Apollon avant la bataille : « Ses vaisseaux ont des rames, des ailes par centaines [43] » (IV, 6, 47), et

> « Ses proues menaçantes traînent des centaures et des quartiers de roc : ce ne sont, tu le verras, que poutres creuses et épouvantails de couleurs [44] » (IV, 6, 49-50).

Même en combinant les indications topographiques de Properce (IV, 6, 15-16), la manœuvre navale suggérée par Horace dans l'*Épode* IX (19-20), l'impression globale de combat recréée par Virgile en *Énéide* VIII (689-695), il est évidemment impossible que nos poètes fournissent un exposé historique aussi précis que celui établi par Dion Cassius au chapitre 32 du livre 50 de l'*Histoire Romaine*. On ne saurait d'ailleurs demander à des poètes de se conformer aux critères des historiens, et, s'ils apparaissent nécessairement inférieurs à ceux-ci dans l'exposé des faits, ils se montrent, selon nous, plus inspirés que les historiens lorsqu'il s'agit de dégager la symbolique d'Actium et d'interpréter le message apollinien révélé par le miracle d'Actium.

C) L'importance croissante du rôle joué par Apollon dans la victoire d'Octave.

Si Horace, aussi bien dans l'*Épode* IX que dans l'*Ode* XXXVII du livre I ne mentionne aucune intervention divine dans la bataille, il n'en va pas de même chez Virgile et chez Properce.

39. *Actia Iuleae pelagus monumenta carinae, / nautarum votis non operosa via.*
40. *Tandem acies geminos Nereus lunarat in arcus.*
41. *armorum et radiis picta tremebat aqua.*
42. *fervere Leucaten auroque effulgere fluctus.*
43. *...classis centenis remigat alis.*
44. *quodque vehunt prorae Centaurica saxa minantis, / tigna cava et pictos experiere metus.*

En *Énéide* VIII (698-706), l'affrontement divin accompagne l'affrontement humain et les dieux participent à la bataille d'Actium comme ils participent, au livre II, à la destruction de Troie : Neptune, Vénus, Minerve et les divinités de la guerre (Mars, les Furies, la Discorde, Bellone) s'opposent « aux dieux monstrueux mêlés de toutes les natures » du panthéon égyptien, mais c'est l'intervention d'Apollon qui s'avère décisive pour mettre en fuite tous les barbares du camp adverse :

> « À cette vue, l'Apollon d'Actium tendait son arc, d'en haut ; tous alors, épouvantés, l'Égyptien, l'Indien, les Arabes tous ensemble, tous les Sabéens s'enfuyaient [45] ».

Pour décisive qu'elle soit, cette intervention d'Apollon n'est pas unique, comme chez Properce (IV, 6), où le dieu se substitue pour ainsi dire à Octave pour exterminer le camp antonien ; chez Virgile, Apollon se trouve encore à l'honneur à la fin de l'exposé sur Actium, lors de la célébration du triple triomphe d'août 29, puisqu'Auguste accueille l'hommage de toutes les nations vaincues « assis sur le seuil blanc comme neige de l'éblouissant Phébus [46] » (*Énéide* VIII, 720), c'est-à-dire dans le temple d'Apollon Palatin inauguré en 28.

Prééminence d'Apollon sur tous les autres dieux dans le texte virgilien, primauté absolue d'Apollon chez Properce, dont l'*Élégie* IV, 6 se présente, selon P. Grimal, comme « un hymne à Apollon protecteur du prince ; il a comme protection le temple, dont la construction, projetée en 36, ne prit toute sa signification qu'après la victoire d'Actium : peu à peu ce sanctuaire se chargea de tout un symbolisme messianique, dont la portée venait se révéler avec éclat aux Jeux Séculaires de 17. Ce temple a beau ne pas être ancien, son *aition* est digne de ceux des sanctuaires les plus vénérables de la Rome primitive, il prouve la prédestination divine d'Auguste, et cette *fides* promise — et tenue — d'Apollon, promesse du dieu à celui que, de plus en plus, on s'accoutume à regarder comme l'Apollon terrestre [47] ».

Après un préambule solennel de dix vers (1-10) symbolisant l'atmosphère religieuse de la pièce, comme l'atteste la prégnance du vocabulaire religieux dans les dix premiers vers — pas moins de quinze termes dans ces dix vers : *vates*, *ora faventia*, *sacris* (1) ; *icta juvenca*, *focos* (2) ; *costum*, *turis* (5) ; *focum*, *laneus orbis* (6) ; *lymphis*, *carmen*, *aris* (7) ; *libet* (8) ; *pura laurea*, *vati* (10) —, Properce, qui s'est placé aux vers 3-4 sous le patronage prestigieux des deux maîtres grecs Philétas et Callimaque définit nettement le sujet de son poème :

> « Muse, nous allons célébrer le temple d'Apollon Palatin : la chose, Calliope, est digne de ta faveur. C'est pour César, c'est à la gloire de son nom que ces vers sont écrits ; tandis que nous chantons César [48] » (IV, 6, 11-14)

45. *Actius haec cernens arcum intendebat Apollo / desuper : omnes eo terrore Aegyptus et Indi, / omnes Arabs, omnes vertebant terga Sabaei.*

46. *Ipse sedens niveo candentis limine Phoebi.*

47. P. Grimal, *Les intentions de Properce et la composition du livre IV des* Élégies, dans Latomus, vol. XII, 1953.

48. *Musa, Palatini referemus Apollinis aedem : / res est, Calliope, digna fauore tuo. / Caesaris in nomen ducuntur carmina : Caesar / dum canitur, quaeso, Iuppiter ipse uaces.*

pour que la figure du dieu et celle du *princeps* se superposent dans la célébration ; du vers 27 au vers 68 (42 vers), soit près de la moitié des 86 vers que compte l'élégie, le poète attribue le premier rôle à Apollon, dont le *princeps* n'est ici que le brillant second, comme l'attestent d'abord le vers 39 « C'est pour toi que combat mon arc [49] » et surtout le distique 55-56 :

> « Apollon avait dit, et consume en son arc la charge du carquois, juste après l'arc, la lance de César se manifesta [50] »,

sans oublier le vers 57 « Rome triomphe par la promesse tenue de Phébus [51] ». L'ecphrasis des vers 27-36, bien dans la manière de Properce et des poètes augustéens — en II, V, 1-10, Tibulle propose l'ecphrasis d'un Apollon pacifique fort différent de l'Apollon propertien — digressif selon la technique alexandrine, permet au poète de jouer sur l'ambivalence apollinienne, à la fois citharède

> « Il n'était pas venu avec les cheveux flottant sur le cou ni avec le chant désarmé de la lyre d'écaille [52] » (IV, 6, 31-32)

et archer, dont sont évoqués au moins deux des plus célèbres exploits :

> « Mais avec le regard dont il fixa le Pélopide Agamemnon et vida le camp dorien sur des bûchers avides, ou comme il desserra les anneaux sinueux du serpent Python, que craignirent les lyres pacifiques [53] » (IV, 6, 33-36).

Cette ambivalence apollinienne symbolise parfaitement le message augustéen, à la fois conquérant et pacifique, et Properce souligne bien, dans le distique 29-30, le lien qui s'établit, immédiatement avant la bataille, entre le dieu et le *princeps* :

> « Phébus apparut, debout, au-dessus de la poupe d'Auguste et une flamme étrange brilla, feu oblique, triple éclair sinueux [54] »

par le biais du présage annonçant que la faveur accordée par le dieu à Octave lui promet à coup sûr la victoire.

L'exhortation des vers 37-54 (soit 18 vers), puisque c'est le dieu qui prononce la harangue que tient d'ordinaire le général à ses troupes avant la bataille, a pour but de solenniser, disons même de sacraliser le message augustéen : tous les arguments fournis par le dieu pourraient l'être par le *princeps* et plusieurs sont d'ailleurs présents, dans une formulation assez proche des vers de Properce, dans le discours que Dion Cassius prête à Octave avant Actium (*Histoire Romaine* L, 24-30) comme nous le suggérons plus loin par certains rapprochements entre le poète et l'historien.

Dans notre élégie, le discours d'Apollon prend la forme d'un diptyque construit, selon les règles de la rhétorique, en deux parties rigoureusement

49. *...tibi militat arcus.*
50. *Dixerat, et pharetrae pondus consumit in arcus : / proxima post arcus Caesaris hasta fuit.*
51. *Vincit Roma fide Phoebi.*
52. *Non ille attulerat crines in colla solutos / aut testudineae carmen inerme lyrae.*
53. *sed quali aspexit Pelopeum Agamemnona vultu, egessitque avidis Dorica castra rogis / aut qualis flexos soluit Pythona per orbis / serpentem, imbelles quem timuere lyrae.*
54. *astitit Augusti puppim super, et nova flamma / luxit in obliquam ter sinuata facem.*

égales : d'abord l'exaltation d'Auguste, héros soutenu à la fois par les dieux et le peuple (37-44 : 8 vers) ensuite la critique de l'adversaire dont les vaisseaux sont inférieurs et la cause injuste (45-52 : 8 vers).

C'est d'abord en tant que descendant des Énéades qu'est introduit le *princeps* :

> « O sauveur de l'univers venu d'Albe la longue, Auguste, connu comme plus grand que tes aïeux des temps d'Hector [55] » (37-38)

auxquels se rattache la *gens* Iulia qui sera explicitement nommée en conclusion « de ma main porte-laurier, je guiderai les rostres juliens [56] » (54) ; c'est ensuite le garant de la légitimité républicaine qui retient l'attention de Properce :

> « Délivre de la crainte la patrie qui maintenant confiante en ta protection a chargé ton vaisseau des vœux de tous [57] » (41-42).

Le *princeps* doit incarner la pérennité de Rome en tant que successeur de Romulus :

> « Si tu ne la défends pas, quand Romulus se fit augure de vos murs, c'est qu'il n'a pas su voir le vol des oiseaux palatins [58] » (43-44),

un *princeps* dont la justesse de la cause est implicitement mise en avant dans le distique 51-52 :

> « Ce qui chez le soldat brise ou grandit ses forces, c'est la cause et l'honneur lui fait tomber ses armes, s'il ne s'appuie sur une juste cause [59] ».

C'est précisément sur ce thème de la justesse de la cause que commence le discours d'Octavien à ses troupes avant Actium chez Dion Cassius :

> « J'ai appris par ouï-dire et par mon expérience personnelle que la plupart et les plus grandes des entreprises guerrière réussissent quand on conçoit et que l'on exécute les projets les plus conformes aux lois humaines et divines » (*Histoire Romaine* L, 2).

Introduit par le distique 45-46 où Apollon affirme

> « qu'il est honteux pour les Latins que, si tu es à leur tête, les flots supportent des voiles royales [60] »,

la deuxième partie du discours se livre à un véritable dénigrement de la flotte de Cléopâtre : ce sont de grands bateaux peu manœuvrants (des ailes par centaines, 47) faussement inquiétants (leurs proues menaçantes... ne

55. *Mox ait : O longa mundi servator ab Alba, / Auguste, Hectoreis cognite maior avis.*
56. *ducam laurigera Iulia rostra manu.*
57. *Solve metu patriam, quae nunc te vindice fréta / imposuit prorae publica vota tuae.*
58. *Quam nisi defendes, murorum Romulus augur / ire Palatinas non bene vidit avis.*
59. *Frangit et attolit vires in milite causa ; / quae nisi iusta subest, excutit arma pudor.*
60. *...turpe Latinis / principe te fluctus regia vela pâti.*

sont que poutres creuses, que terreur en peinture, 47-50) « que la mer ne porte qu'à regret » (48) ; on retrouve ce même lien entre l'importance moindre accordée à la puissance des vaisseaux qu'à la justesse de la cause dans le discours d'Octave chez Dion Cassius :

> « N'allez pas penser que la taille de leurs bateaux ou l'épaisseur de leurs charpentes fassent contrepoids à nos vérités » (*Histoire Romaine*, 29).

Le développement se clôt par une invitation du « maître du temps » (53) au « sauveur de l'univers » (37) à engager le combat naval : « Engage tes vaisseaux » (53), prolonge le « triomphe sur mer » du vers 39, et le vers de conclusion (54) « de ma main porte-laurier je guiderai les rostres juliens » rappelle l'indéfectible lien entre le *princeps* et le dieu, désormais consacré par le « sanctuaire palatin de Phébus Naval » selon la formulation de Properce en IV, 1, 3, puisque

> « Phébus d'Actium doit son monument au fait qu'une flèche de lui a vaincu dix vaisseaux [61] » (IV, 6, 67-68).

L'ambivalence apollinienne permet au poète de revenir, en conclusion du développement sur Actium, au dieu citharède et pacifique :

> « Voici qu'Apollon victorieux réclame désormais la cithare et qu'il dépouille ses armes pour des danses paisibles [62] » (IV, 6, 67-69)

tout en réconciliant Phébus et Bacchus, tous deux vecteurs de l'inspiration poétique :

> « À la Muse d'exalter l'inspiration pour les poètes qui ont bu : Bacchus, tu as coutume d'être fécond pour ton cher Phébus [63] » (IV, 6, 75-76).

En unissant ces deux divinités habituellement présentées en opposition, Properce n'ignore pas qu'il confère aussi à ce vers 76 une portée politique qui atteste de la réconciliation entre l'orient représenté par Antoine/Bacchus et l'occident symbolisé par Auguste/Apollon.

Commencée sous le signe de la célébration religieuse : « Le poète offre un sacrifice [64] » (IV, 6, 1), l'élégie s'achève par le déroulement de la cérémonie avec libations et chants : « Ainsi je passerai la nuit avec la patère, avec le chant [65] » (IV, 6, 85) clôturant dans la même tonalité religieuse tout le développement spécifiquement consacré à Actium et conférant au message apollinien sa valeur à la fois prophétique et politique.

Actium vu par Horace, Virgile et Properce, trois évocations originales, nullement contradictoires, souvent complémentaires, avec des différences qui tiennent, d'abord, au tempérament de chaque poète, qui choisit de

61. *Actius hinc traxit Phoebus monumenta quod eius / una decem vicit missa sagitta ratis.*
62. *... citharam iam poscit Apollo / victor et ad placidos exuit arma choros.*
63. *Ingenium potis irritet Musa poetis : / Bacche, soles Phoebo fertilis esse tuo.*
64. *Sacra facit vates.*
65. *Sic noctem patera, sic ducam carmine.*

privilégier tel aspect plutôt que tel autre, mais aussi au genre littéraire auquel appartient chaque œuvre (lyrisme horatien, épopée virgilienne, élégie propertienne) et surtout à la chronologie respective des œuvres : environ quinze ans séparent les textes d'Horace et celui de Properce, dix approximativement le chant VIII de l'*Énéide* et l'*Élégie* IV, 6 de Properce ; en seulement une quinzaine d'année, Apollon s'est progressivement imposé comme dieu favori et protecteur d'Auguste, pour ainsi dire exclusif de tous les autres, au moins au début du principat, si l'on en croit Jean Gagé, bon juge en la matière : il paraît donc normal que les poètes augustéens, témoins privilégiés de leur temps, se faisant l'écho du miracle d'Actium, aient rendu compte, chacun à sa manière, de cette mystique apollinienne qui imprègne le premier tiers du principat augustéen et atteint son apogée avec les Jeux séculaires de 17 dont Auguste, on le sait, a délibérément modifié le rituel traditionnel pour donner à Apollon une place de choix, le troisième et dernier jour des célébrations ; l'évolution d'Horace vis-à-vis d'Apollon est à cet égard significative : pas la moindre allusion au dieu d'Actium dans les pièces directement consacrées à la célébration de la bataille (*Épode* IX, *Odes* I, XXXVII) aux environs de 31-30, une relative indifférence du poète qui se borne à demander à Apollon santé physique et morale lors de la dédicace de son temple en 28 (*Odes* I, XXXI) et la primauté conférée à Apollon dans le *Carmen Saeculare* de 17, œuvre apollinienne par excellence ; l'évolution de Virgile, analogue à celle d'Horace, s'avère tout aussi remarquable ; depuis le règne d'Apollon que le poète appelle de ses vœux au début de la quatrième *Bucolique* (voici le règne de ton cher Apollon, vers 10) en passant par son souhait d'être exaucé dans le quatrième *Géorgique* (si l'on est exaucé par Apollon, vers 7) jusqu'au chant VIII de l'*Énéide* où Apollon intervient le dernier à Actium comme pour parachever le travail commencé (704-706, déjà cités) et où Auguste triomphant reçoit l'hommage des vaincus « sur le seuil blanc comme neige de l'éblouissant Phébus » (720) ; chez Properce, on ne saurait véritablement parler d'évolution, mais plutôt de conversion à l'idéal apollinien : si l'on compare l'*Élégie* II, XXXI, pièce de circonstance comme celle d'Horace (*Odes* I, XXXI) célébrant en 28 la dédicace du temple d'Apollon, qui se limite à une ecphrasis purement esthétique des deux statues du dieu, et l'*Élégie* IV, 6, elle aussi pièce de circonstance composée douze ans plus tard, sans doute pour la célébration des jeux quinquennaux de 16, pleine de ferveur apollinienne, on mesure le chemin parcouru ; même s'il n'a jamais nommé Auguste, Tibulle n'est pas resté à l'écart de l'apollinisme du siècle, comme en témoigne l'*Élégie* II, V, elle aussi pièce de circonstance pour l'intronisation de Messalinus, fils de son protecteur Messalla, dans le collège des quindecemvirs, et la célèbre invocation à Phébus des vers 1 à 18 ; en réunissant Tibulle II, 5 (datée de 18), le *Carmen Saeculare* horatien (daté de 17) et Properce IV, 6 (daté de 16), nous disposons d'une superbe trilogie apollinienne — trois pièces de circonstance, trois célébrations religieuses en l'espace de trois ans — qui constitue aussi une trilogie augustéenne du fait de l'adhésion au régime explicitement manifestée par Horace et Properce, et implicitement, sans doute avec

quelques réserves, par Tibulle : nous avons déjà souligné plusieurs convergences thématiques entre les trois pièces dans notre article « Tibulle II, V, hellénisme et romanité », in *REL* LXI, 1983, p. 173-188, spécialement p. 187-188, et nous nous permettons d'y renvoyer nos lecteurs.

Ainsi, si les historiens demeurent incontestablement les plus fiables pour l'exposé des faits — sur ce point c'est Dion Cassius, rappelons-le, qui fournit le récit le plus autorisé de la bataille d'Actium (L, 50, chapitres 31 à 35) mais Velleius Paterculus (*Histoire Romaine* II, 85), Florus (II, XXI) et Plutarque (*Vie d'Antoine*, 83-86) ne sont pas non plus à négliger — les poètes augustéens sont les seuls à avoir mis en lumière la symbolique apollinienne au service de l'idéologie augustéenne et à nous révéler cette prépondérance d'Apollon dans le panthéon romain, au moins dans le premier tiers du principat, sur laquelle les historiens se sont montrés peu diserts, quand ils ne l'ont pas complètement passée sous silence, même si par ailleurs ils n'ont pas manqué d'énumérer les sanctuaires restaurés ou (re)construits par Auguste pour glorifier le dieu qu'il voulait remercier de lui avoir donné la victoire à Actium. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'événement, moins la réalité historique importe, plus l'idéalisation poétique progresse ; le récit de la bataille apparaît désormais comme secondaire et tend à diminuer au profit de la glorification du dieu favori du *princeps*, ceci du moins entre 31 et 16, puisqu'ensuite la ferveur apollinienne chez les poètes décroît sensiblement, comme l'attestent les références ovidiennes à Actium, peu nombreuses (cinq seulement) fort brèves et n'associant plus explicitement le dieu à la victoire augustéenne : nous laisserons de côté les deux allusions de l'*Héroïde* XII (165-166 et 185-186) où la lettre de Sapho à Phaon se borne à des précisions topographiques sur le site, sans aucune référence à la bataille ; la seule référence des *Métamorphoses* (XIII, 715 : « La côte d'Actium, célèbre aujourd'hui par son temple d'Apollon [66] ») s'avère plutôt allusive, cependant que l'unique référence des *Fastes* I, 711-712 met en relation non plus Apollon et Actium, mais la Paix divinisée ainsi substituée au dieu : « Ta belle chevelure ceinte des lauriers d'Actium, ô Paix, sois présente et répands toujours tes douceurs sur le monde entier [67]. » Même si Henri Le Bonniec remarque avec justesse que « le laurier est aussi la plante d'Apollon qui avait assuré le succès d'Octave à Actium [68] », force est de reconnaître qu'Ovide établit dans ces vers un lien direct entre Actium et la Paix, sans mentionner Apollon, alors qu'il vient de relier, au vers 704, la paix à Cérès : « La Paix nourrit Cérès, la Paix est fille de Cérès [69] ».

À vrai dire, seuls les vers 389-392 du chant III de l'*Art d'aimer* évoquent, même si Actium n'est pas directement cité, le rôle décisif joué par Apollon dans la victoire augustéenne :

66. *...Actiaco quae nunc ab Apolline nota est.*
67. *Frondibus Actiacis comptos redimita capillos, / Pax, ades et toto mitis in orbe mane.*
68. H. Le Bonniec, *Fastorum liber primus*, PUF, 1965, p. 110.
69. *Pax Cererem nutrit, Pacis alumna Ceres.*

> « Visitez sur le Palatin le temple de Phébus couronné de laurier, c'est lui qui coula au fond de la mer les vaisseaux de Paraetonium [70] »

sans que le poète oublie pour autant la victoire navale d'Agrippa et les honneurs qui l'ont accompagnée :

> « Visitez les monuments qu'ont élevés la sœur et la femme de l'empereur, et de concert avec eux son gendre, la tête ceinte de la couronne navale [71] ».

Nous compléterons, pour finir, ces maigres références ovidiennes à l'Apollon actiaque par le témoignage des *Res Gestae*, datées par Suétone (en *Auguste* 101) de 13, où Auguste lui-même remet, d'une certaine façon, les choses à leur place : parmi les multiples constructions ou restaurations de sanctuaires édifiées par le *princeps* évoquées au chapitre 19, Auguste cite « le temple d'Apollon avec ses portiques » parmi beaucoup d'autres, alors que l'autel de la Pax Augusta se voit consacrer un chapitre entier (le 12) de huit lignes, signe irréfutable à nos yeux qu'au moment de la rédaction de son testament politique et religieux, quarante-quatre ans après Actium, Apollon n'était plus qu'un dieu parmi les autres qui, s'il n'avait pas perdu tout crédit, ne jouissait assurément plus du statut privilégié qui avait été le sien après la victoire d'Octave sur Antoine et Cléopâtre : gloire éphémère d'un dieu qui ne fut jamais populaire à Rome, malgré la dévotion que lui vouait le *princeps* ; après avoir atteint son apogée avec la célébration des Jeux Séculaires de 17 qui confère à Apollon une place inattendue qui ne s'explique que par la volonté du *princeps*, le déclin d'Apollon fut lent, mais néanmoins inexorable. De cette ferveur apollinienne issue de la victoire d'Actium si bien exaltée par Virgile, Properce et Horace, au moins dans *le Carmen Saeculare*, à la relative indifférence ovidienne, les poètes ont su se faire les témoins et les hérauts : mieux que les historiens, ils nous renseignent sur l'évolution du culte apollinien tout au long du principat augustéen, en apportant sur celui-ci de précieuses indications qu'ils étaient sans aucun doute les seuls à pouvoir fournir.

---

70. *Visite laurigero sacrata Palatia Phoebo / Ille Paraetonicas mersit in alta rates.*
71. *Quaeque soror coniunxque ducis monimenta pararunt, / Navalique gener cinctus honore caput.*